

HEROIQUE RESIGNATION.

I

Depuis sa petite enfance, Marthe Noisiel entendait parler de l'oncle Narcisse, à qui elle adressait, chaque fois qu'elle se levait, un petit papier dentelé et fleuri, une épître de souhaits, chaleureux et de protestations reconnaissantes.

Sans qu'elle l'eût jamais vu, il représentait pour elle le bienfaiteur par excellence, le mandataire inépuisablement généreux d'une mystérieuse Providence, ou peut-être même devenant dans sa pensée confuse cette Providence en personne.

C'est que ce rôle béni de Providence, l'oncle Narcisse l'avait joué bien souvent pour les habitants de l'humble logis de la rue Clairaut, aux Batignolles, que la sinistre misère eût hanté trop fréquemment sans l'intervention secourable de ce vieux garçon casanier, rivé par ses goûts de solitude—ou par une volonté secrète—à son antique habitation tourangelle.

Quand le travail "n'allait pas", que la morte saison avec son cortège de soucis s'abattait sur cette famille de trois femmes, dont une seule, la mère de Marthe, très-habile modiste en chambre, gagnait ordinairement de quoi assurer la subsistance quotidienne, l'oncle hochait sa tête branlante et murmurait :

— Il faudra écrire à Narcisse, ma pauvre Rose !...

A ces mots, l'ouvrière pâlisait au pen. Elle regardait alternativement sa mère infirme, cloûée dans un fauteuil par de cruels rhumatismes, et sa fille, sa Marthe, si laborieuse et si fine, penchée sur une table, étudiant, travaillant sans cesse, se préparant à devenir l'institutrice qu'elle voulait être. Puis, un soupir lui échappait, tandis que se détournait ses yeux rougis d'avoir travaillé et trop pleuré.

— Sont-ils faisait-elle ; c'est un si bon ami !...

Et une lettre partait, une petite lettre bien timide, qui ne demandait rien, certes, mais éloquent de tout ce qu'elle ne disait pas, laissant entrevoir combien la vie est dure aux isolés et combien est affreuse l'épouvante de lendemain !...

Et deux ou trois jours après arrivait la réponse.

Invariablement, l'oncle Narcisse envoyait un mandat-poste, ou même un soyeux papier bleu, qu'il accompagnait de quelques lignes affectueusement bourruées, telles que celles-ci :

"Mes chères cousines, faites-moi le grand plaisir d'utiliser au mieux de vos besoins ou de votre agrément la petite somme ci-jointe, dont l'emploi m'embarasse, car, vous savez, on vit de rien à la campagne, et vous pensez bien qu'un vieil ours comme moi ne se raine pas en toilette.

"Faites d'en trouver un meilleur usage, vous pourrez acheter quelques chiffons à la petite.

"Excusez-moi de ne pas vous en dire plus long ; je ne suis pas fort pour mettre la main à la plume.

"Toujours à votre service.

"Votre dévoué, "NARCISSE MANOUBRIIN".

A cette lecture, la grand-mère souriait, attendrie.

— Ah ! le brave cœur !... Comment as-tu pu, Rose... Elle n'achevait pas ; les paupières de sa fille se gonflaient de larmes, et, abandonnant l'ouvrage d'un geste de détresse, la modiste bégayait :

— Maman, maman, par pitié !... Son regard humide désignait l'écolière qui avait levé la tête au-dessus de la table de travail et écoutait, surprise ; alors, l'aïeule se taisait murmurant :

— Hélas ! si on pouvait prévoir !...

Ces scènes, insignifiantes en apparence, mais dévinées de signification profonde, Marthe les avait toutes présentes au cœur et à la mémoire, et c'était une vénération pour l'oncle Narcisse qui s'infiltrait en elle à mesure qu'elle grandissait, qu'elle comprenait toutes choses avec une sensible pénétration féminine de jour en jour plus aînée.

Elle chérissait le vieux célibataire à la générosité si grande et si simple pour toutes les souffrances qu'il lui avait évitées, pour toutes les humbles joies qu'il dispensait à sa jeunesse austère.

C'était à l'oncle Narcisse, en effet, qu'elle devait de connaître les innocents plaisirs qui sont les infinis bonheurs d'enfants, les menus cadeaux de Noël et du Jour-de-l'An, la surprise de l'aïeule de Pâques, la gaie plaisanterie du "poisson d'Avril".

Toujours il avait été l'instigateur de son doux rire de petite fille, le vrai rayon de soleil de ses

jours grisés. Sans lui, sans l'ingéniosité de sa pensée profondément délicate et tendre sous une forme fruste, c'est dit non seulement la pauvreté, mais la tristesse pesante de toutes les privations, de cette privation morale si intolérable à porter pour certaines âmes qu'est le manque d'un bien modeste supérieur.

Aussi Marthe, devenue fillette, nourrissait elle un rêve, ardent par-dessus tous les autres : celui de connaître enfin l'oncle Narcisse, de lui écrier sa gratitude, de lui donner son cœur dans un baiser !

Parfois, lorsque la libéralité du vieux cousin les avait tirées d'une peine plus cuisante, leur avait, par exemple, épargné les poursuites d'un fournisseur ou, mieux encore, le souci du terme, — les termes d'hiver, si lourds aux pauvres budgets, — Marthe s'enthousiasmait à demander :

— Pourquoi n'allons-nous pas le voir, l'oncle Narcisse, dis, maman ! Ce serait tellement bon de jour un peu de la campagne, de se promener dans cette belle Touraine que mes livres appellent le "Jardin de la France" ! Nous irons l'année prochaine, n'est-ce pas, petite mère ?

Mais la mère détournait la tête et ne répondait pas.

II

Le temps passait ; Marthe, qui venait d'avoir dix sept ans et avait subi depuis quelques mois l'examen du brevet élémentaire, n'avait pas encore vu l'oncle Narcisse, et elle gardait au fond de l'âme ce vœu secret, toujours insatisfait, avec la frayeur confuse qu'il ne se réalisât jamais.

Il se réalisait, cependant, comme se réalisent nos pauvres espérances humaines ; au moment où la jeune fille s'y attendait le moins et sous une forme de douleur.

Ce fut, en effet, le malheur qui amena l'oncle Narcisse dans le logis de la rue Clairaut.

Atteint par une des maladies infectieuses qui ont sévi ces derniers hivers, l'oncle avec sa constitution affaiblie de longue date ne put résister et succomba, bientôt suivie de sa fille, qui avait gagné en la soignant le germe contagieux.

Un chevet de sa mère agonisante, la pensée affolée de Marthe se tourna naturellement vers celui qu'elle s'était habituée à considérer comme son unique secours : d'une main que le désespoir faisait trembler, elle traça les lignes concises d'un télégramme :

"Mère mourante ; vais rester seule au monde".

La réponse fut transmise deux heures après, — très-courte :

"J'arrive".

L'air livide blanchissait à peine les vitres de la chambre mortuaire, quand parut l'oncle Narcisse.

La porte du logement n'était pas fermée ; la clef demeurait dans la serrure pour faciliter les charitables allées et venues des voisins autour de l'orphelin.

Celle-ci, agenouillée au pied du lit funèbre, ne voyait ni n'entendait rien, perdue dans la déchirante contemplation de la créature adorée qui allait disparaître à jamais.

Pourtant, un secret instinct, ce mystérieux avertissement d'une présence étrangère, lui fit tourner la tête, et elle vit un homme aux cheveux gris, vêtu d'un ample manteau, qui, arrêté près de la porte, regardait, tout pâle.

Elle se dressa en étonnant un grand cri. Elle le reconnaissait avec son cœur. C'était lui, l'oncle Narcisse, son seul ami désormais sur la terre ! D'un mouvement plus prompt que la pensée, elle fut auprès de lui. Il ouvrit les bras ; elle s'y jeta avec une gratitude infinie, la sensation navrante et douce de retrouver à cette heure cruelle le père qu'elle n'avait point connu. Puis, tout bas, elle dit :

— Venez "là" voir !...

Elle avait pris l'oncle Narcisse par la main et le conduisait devant le lit où reposait, formé rigide et glacé, celle qui avait été une femme à l'âme frémissante ; il courba la tête, et deux larmes lentes roulerent sur sa figure pâle, aux joues subitement creusées.

III

Au deuil et la tristesse succédèrent les beaux jours.

Dans la grande maison de l'oncle Narcisse, qu'entourait un immense enclos au bas duquel la Loire déployait sa courbe majestueuse, Marthe renouait à la douceur de vivre, de se sentir aimée, d'espérer de tout ce qui, en dépit des plus fondroyantes catastrophes, fait de la jeunesse une époque enchantée.

Après que Rose eut été rejointe par l'oncle dans une des nombreuses parisiennes, l'oncle Narcisse avait dit simplement à l'orphelin :

— Je t'emmène petite !

Elle avait accepté, sans hésitation, sans regret pour les têtes qu'elle abandonnait, heureuse, inexistamment, d'aller vers l'existence paisible et douce que lui permettait d'entrevoir l'appui qui s'offrait.

Et, maintenant, elle se détendait dans la quiétude de l'asile élémentaire, le cœur rempli de reconnaissance et de tendresse, et n'eût été la blessure saignante qui demeurait à son cœur filial, elle aurait pu se persuader que le passé n'était qu'un de ces mauvais songes, qu'on oublie en un agréable réveil.

Dès les premières heures, tides qu'accorda la printemps, l'oncle Narcisse promena la jeune fille, — sa chère petite adoptée, comme il disait avec une intraduisible bonhomie affectueuse, — par les horizons grandioses de la campagne tourangelle ; il lui montrait ses terres, qui étaient vastes, déclarant de son même ton bourru et tendre :

— Tout cela est à toi, petite !

Puis, enveloppant d'un grand geste-circulaire les habitations semées à travers la plaine de royal velours vert, il ajoutait :

— Et tous ces toits que tu vois abritent des amis, de bonnes gens qui t'aiment parce que je t'aime !...

— Et cette maison-ci, oncle Narcisse ? demanda Marthe un jour ; est-elle inhabitée, ou bien ne connaissez-vous pas les personnes qui y résident ?

Elle désignait une ferme d'assez importante apparence, qui se dressait au bord du fleuve, à demi-dissimulée par un bouquet de saules.

A différentes reprises, en effet, Marthe avait cru remarquer, quand elle sortait avec l'oncle Narcisse, que celui-ci faisait un détour pour éviter de passer devant cette maison, dont il ne parlait jamais, pas plus que des gens qui y demeuraient, et elle questionnait à ce sujet, sans intérêt bien défini, en une petite curiosité féminine qu'elle pensait inoffensive.

Le visage du brave homme s'était assombri.

— Non, répondit-il, avec une dureté soudaine dans la voix, je ne connais pas les gens qui habitent là !... Je ne veux pas les connaître !... Et si tu tiens à me faire plaisir, petite, tu ne les connaîtras jamais non plus !...

Son organe se brisa brusquement, sous l'effort de la tempête intérieure ; émue, Marthe sauta au cou du vieillard.

— Je vous obéirai en tout, oncle Narcisse, et ne ferai que ce qui vous plaira ; vos amis seront les miens, et vos ennemis de même !

Elle était sincère. Elle ne savait pas que notre cœur est indépendant de notre volonté et se rit de ses promesses. Elle ne savait pas qu'il est fragile entre tous les autres, le cœur prêt à s'ouvrir à l'amour comme une fleur au soleil.

IV

— Où est donc Mlle Marthe ? demanda l'oncle Narcisse à la vieille Monique, sa gouvernante, qui tournait autour de lui, dans la grande salle du rez-de-chaussée où il se chauffait, confortablement installé devant un feu clair.

Elle pinça les lèvres.

— Est-ce que je sais ? fit-elle d'un ton aigre. ... Pourtant, je crois que Mademoiselle est allée du côté de la rivière. ... D'ailleurs, elle y va souvent, du côté de la rivière. ... M'est avis que vous feriez bien de veiller un peu à ce qu'elle passe par là !...

Narcisse se souleva dans son fauteuil :

— Que veux-tu dire ?

— La vieille haïssait les épaules.

— Rien que ce que j'ai dit. ... C'est à vous de vous rendre compte !... Et puis, qu'est-ce qu'on y changerait ?... La jeunesse est la jeunesse !...

Elle sortit en grognant sur ces énigmatiques paroles, et l'oncle Narcisse ne tenta pas de la retenir. Il connaissait l'entêtement de Monique et avait deviné en la dévouée créature une hostilité latente contre la jeune fille dont la venue lui enlevait une partie de son autorité dans la maison, comme aussi, croyait-elle, une bonne part de l'affection du maître du logis qu'elle avait presque élevé et si longuement servi. Mais que cette inconscience jalouse se manifestât par une sorte de délation, cela était tellement peu dans les habitudes et le caractère de la droite vieille femme que Narcisse en concevait une vague inquiétude.

Il jeta un coup d'œil au dehors, où le vent soufflait par bourrasques, et demeura une seconde indécis, hésitant à s'aventurer dans l'atmosphère piquante et glaciale de cet après-midi de janvier.

Puis, il se leva d'un mouvement brusque, s'enveloppa de l'ample houppelande avec laquelle il était allé chercher Marthe à Paris l'année précédente, affermit sur sa tête sa vieille casquette de drap et, quittant la maison, se dirigea vers la Loire.

Il n'avait pas atteint le bas de l'oncle que la bise lui apportait un bruit de voix, — de deux voix, — celle de Marthe et une autre, un sonore organe masculin, qui reconnut aussitôt :

— Je tressaillai.

— Ce n'est pas possible !... Elle n'est pas avec ce Jean Teller !

Doucement, avec des précautions infinies de chasseur ou de sauvage, il avança. Bientôt, un

rideau de saules le sépara seul des caissons. Il tendit le cou, écarta des branches, et se vit les poings.

— Malédiction !... c'est bien lui !

Son cœur battait à grands coups qui lui secouaient tout le corps ; penché en avant, immobile d'attention invincible, il écouta.

— Non, monsieur Jean, non ! disait Marthe d'un accent brisé. Ce que vous me demandez là est impossible ! Jamais je ne ferai une telle peine à l'oncle Narcisse !

— Mais, répondait la voix mâle, nous pourrions amener M. Narcisse à s'occuper. ... En y mettant le temps. ... J'attendrai ce qu'il faudra. ... Nous sommes innocents, vous et moi, des dissentiments de nos familles ; votre parent finira bien par le comprendre. ... Il est bon sous son aspect rude ; il se laissera convaincre peu à peu et ne voudra pas faire tout malheur à tous deux pour satisfaire une haine qui commençait à se perdre dans le temps. ... D'abord, mon père est tout prêt à se réconcilier avec M. Narcisse. ... Nos terres se touchent ; ce serait un mariage très-raisonnable, en même temps que...

— Non, non ! interrompit de nouveau Marthe éperdue, vous ne connaissez pas l'oncle Narcisse ! Il est inflexible en ce qui vous concerne, vous et les vôtres ! Je n'oserais jamais lui demander pourquoi ni enfreindre sa volonté. ... Hélas ! je lui avais promis de ne pas vous voir !... Mon excuse, c'est que je ne savais pas à qui je parlais, quand nous avons causé, cet été, les premiers jours. ... Oubliez-moi, monsieur Jean. ... A présent, le devoir est de nous séparer !...

— Nous séparer ! répéta le jeune homme d'un accent d'intraduisible détresse. ... Vous accepteriez de ne plus nous revoir ? ... Et moi qui espérais que vous m'aimiez !...

— Si je vous aime !... Je mourrai peut-être de vous perdre !... Mais j'aurais trop de chagrin de décevoir à l'oncle Narcisse !... Je lui dois tant !

Un sanglot termina la phrase, et Narcisse n'en entendit pas davantage.

V

Il s'éloignait à grands pas, blême comme lorsqu'il avait contemplé Rose sur son lit de mort ; c'est que quelque chose encore, quelque chose d'inexprimable et de charmant, venait de mourir en lui.

Chemin faisant, il évoquait le passé, le répondait au présent dans sa pensée douloureuse, et il constatait la folie de son vieux cœur.

Il se rappelait dans quelle profondeur de désespoir il avait sombré sans l'avouer à personne, vingt ans auparavant, quand la cousine Rose, recueillie avec sa mère dans la maison paternelle de Narcisse, avait tout quitté pour s'enrayer à Paris Philippe Noisiel, un aïeul des voisins Teller, qu'elle épousa bientôt.

Dissipateur et léger, Philippe devora sans tarder le modeste avoir du ménage, puis il disparut un beau jour, abandonnant sa jeune femme avec un bébé de quelques mois, — la petite Marthe, qui se révélait aujourd'hui une tendre, une pauvre amoureuse comme sa mère.

Courageuse, Rose Noisiel apprit le métier de modiste afin de vivre et d'élever son enfant ; toutefois, elle n'y fut point parvenue sans la discrète assistance de Narcisse, qui ne se désintéressait point de celle qu'il avait tant aimée ; généreux, il s'improvisait de loin son bienfaiteur, sans pouvoir se résoudre à la revoir, pas même quand on eut appris la mort misérable de Philippe dans un hôpital lointain.

Il pardonnait, mais il avait trop souffert pour oublier, et, à son insu, la haine que toute trahison engendre dans l'âme humaine s'était tournée vers les Teller, vers la maison maudite d'où son malheur était sorti ; de petite diffidence de voisinage s'élevèrent des difficultés plus graves, que Narcisse enviait à plaisir ; invinciblement, ce fut l'antagonisme presque féroce qui, surgit, dans les campagnes, arme deux familles l'une contre l'autre.

Et elle était bien toujours la maison maudite, cette maison Teller, puisque le sort incompréhensible venait de Marthe, maintenant, fut éprise du fils, de ce Jean qui était beau garçon, qu'on disait bon sujet, et qui osait prétendre aujourd'hui que l'oncle Narcisse ne voudrait pas mettre obstacle à son bonheur !

Est-ce que vraiment il n'eût avait pas le droit, l'oncle Narcisse, d'empêcher ce bonheur qui ruinerait le sien, qui faucherait, au profit d'un autre, la petite fleur éclose en ses vieux ans ?

Il ne savait pas ; il avait mal à sa conscience ; il souffrait de ce mal indéfinissable et poignant que produit un rêve qui se brise.

Car, à son âge, l'oncle Narcisse avait encore, — oh ! bien timidement, comme quand on ne sait pas qu'on rêve... —

A voir près de lui la gracieuse créature, — vivante image de celle qui l'avait fait jadis, — la douce

Marthe qui l'entourait d'une si pénétrante tendresse, — à se voir lui-même si alerte et vert, et jeune sous ses cheveux gris, il avait senti s'élever en lui une folle espérance.

Qui pouvait savoir si Marthe ne comprendrait pas la félicité qu'il y a pour une femme à être durablement, sûrement aimée de l'imprévisible et dernier amour d'un homme, si elle ne concevait pas, dans la magnifique cadre de nature qui l'entourait, que certains automes sont plus riches en rayons que beaucoup d'étés ?

Où, confusément, il avait espéré cela, l'oncle Narcisse !

Mais à présent, — à présent, oh ! non ! Dieu ! c'était l'antagonisme de tout, la suprême douleur, plus affreuse que le premier deuil, parce qu'elle marquait la fin de ce qui vibrait encore dans l'âme d'illusion et de jeunesse.

VI

Le soir même, une fièvre ardente s'empara de l'oncle Narcisse ; il avait pris froid dans l'humidité glaciale du bord de la Loire, et une pleurésie compliquée d'accidents cérébraux mit sa vie en danger.

Marthe le soigna avec un dévouement absolu, toute remuée d'épouvante et de pitié aux accès du délire où le malade tombait désespérément ses mains amaigries, pleurant elle ne savait quelle leur frère, quelle leur sœur qui s'était flétrie et ne refleurirait jamais !...

La jeune fille ne devait pas le savoir. L'oncle Narcisse geignait à peu et ne reparla plus de cette fièvre mystérieuse. Même, il ne parla plus guère.

Une grande douceur lui était venue, et il réfléchissait longtemps, les yeux fixes, dans son lit aux courtines de cretonne ramagée.

Le jour où le médecin lui permit de se lever, il parut prendre intérieurement un parti.

— Petite ! appela-t-il.

— Et il avait essayé de retrouver la grosse voix d'avant la maladie.

Mais ce fut un son faible et comme lointain qui sortit de ses lèvres décolorées.

Marthe acquiesça néanmoins.

— Que désirez-vous, oncle Narcisse ? demanda-t-elle avec sa grâce tendre.

— Apporte-moi une glace, ordonna-t-il.

Elle obéit, étonnée, et, alors, dans le miroir, l'oncle Narcisse considéra longuement ses cheveux devenus tout blancs, son honnête visage, naguère énergique et si rude, aujourd'hui pâle d'une pâleur de soie, avec des signes de l'âge et de l'inévitable décadence physique.

— Vieux fou, va ! se murmura-t-il à lui-même.

Et se tournant vers Marthe, qui assistait à cette scène sans la comprendre, il ajouta doucement :

— Alors, petite, tu l'aimes ? Elle rougit, désemparée.

— Mais, oncle Narcisse, elle ferma les yeux pour cacher les larmes qui y montaient.

— C'est bon !... Va le chercher, ton Jean Teller !... Il faut savoir pardonner quand on approche de la tombe !... Tu lui diras que le passé n'existe plus et que... que je consens !

— Elle tomba à genoux devant le lit, bouleversée d'inexprimable joie.

— Oh ! oncle Narcisse, oncle Narcisse, comment vous remercier !... Moi qui vous devais déjà tant, qui n'avais connu un peu de bonheur que par vous !... Quel est donc votre secret pour deviner toujours ainsi ce qui peut rendre les autres heureux ?

L'oncle Narcisse sourit avec une résignation héroïque ; il ne voulait pas dire à cette enfant ignorante de sa souffrance qu'on ne fait guère le bonheur des autres qu'en immolant son propre cœur !

Un inventeur.

"Il n'y a pas, disait quelqu'un, de petites inventions." Rendons donc hommage au docteur Hermann, l'inventeur de la carte postale, lequel vient de mourir à Vienne.

C'est en 1869 que le docteur Hermann exposa son projet dans une brochure intitulée : "Une nouvelle méthode de correspondance par la poste."

LES ORIGINAUX.

Il existe dans la province de Hertfordshire un baron, uniquement, entièrement acquis aux choses du sport. Riche, gallard, plein de santé, il mène une vie heureuse faite de jeux violents, d'exercices de grand air, d'agitation physique.

Ce baronnet, qui finira sans doute dans un tressaillement sportif, d'un "swing" sous la mâchoire ou d'un panache dans quelque chasse, à courrou, ou d'autre chose encore, s'est fait ces temps derniers bâtir un château — style sportif.

A l'intérieur et à l'extérieur, toute l'ornementation emprunte ses lignes ou sa bibeloterie aux sports, manifestations ou instruments de sport. Le cyclisme, l'automobile, l'aérostation, l'aviron, la boxe, la chasse, le football ont été largement mis à contribution par le baronnet atteint de sportomanie.

LES 6

Trois sont morts ! Il y a un peu plus de vingt ans, la similitude des goûts, des aspirations, des aptitudes les avait réunis et de cette association de talents de "nouvelles" toutes de sujets empruntés à l'année terrible.

L'un d'entre eux avait à peine quarante ans, et avec "l'Amour" soulevait des discussions violentes, passionnées, ardentes, rappelant l'éclat du romantisme. Quelques-uns étaient déjà riches d'un glorieux passé littéraire, les autres, avec confiance espéraient tout de l'avenir. Ils étaient les "six" des soirées de Médan : MM. Emile Zola, Guy de Maupassant, Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique et Huysmans.

Comment s'étaient ils connus ? qu'étaient ils devenus ?

C'est avant la guerre, en 1869, que M. Alexis fut introduit par M. Antony Valabrègue dans le petit pavillon de la Coudamine, où M. Zola vivait alors solitaire avec sa femme et sa mère. M. Alexis arrivait d'Aix en Provence et, avec un point d'ail dans l'accent, apportait un roman dans des nouvelles "du pays". C'était un double droit à la bienvenue ; il fut tout de suite de la maison, et ne cessa jamais de lui être fidèle !

Sept ans plus tard, en 1876, M. Zola, qui demeurait alors rue Saint-Georges, ne fut pas peu étonné de recevoir la visite d'un jeune homme frisé comme un monton, ignoré de lui. Celui-ci, sans ambages, se présenta : "Maitre, dit-il, j'ai lu tous vos livres, et les trouvant très forts, je viens vous voir." Il aurait pu ajouter : "Parce que c'est dimanche et que je ne vais pas à mon ministère." C'était M. Henry Céard. L'ancien fleurissait toujours bon à l'odorat de ceux en l'honneur de qui on le brûle : M. Zola était très flatté, il fut battu et touché de cette admiration qui se dissimulait si peu, et fit un accueil si cordial au nouveau venu que celui-ci revint quelques dimanches plus tard — il ne manquait jamais son bureau — avec un compagnon long, maigre, la tête perdue dans les nuages et comme lui employé de ministère. C'était M. Huysmans, qui venait de faire paraître, en Belgique : "Marthe, Histoire d'une jeune fille", que les éditeurs français avaient refusée, reculant devant les hardiesse d'un débat de vingt-cinq printemps.

C'est au bal masqué que MM. Huysmans et Alexis avaient fait connaissance. Ce dernier fréquentait alors assidûment à la "République des lettres", une revue de M. Catulle Mendès, qui publiait "l'Amour". Là il rencontra pour la première fois M. Léon Hennique, si enthousiaste de l'œuvre nouvelle, qu'il faisait à son sujet, quelques semaines plus tard, boulevard des Capucines, une conférence destinée à soulever de violentes polémiques. A la suite de la conférence, M. Alexis conduisit M. Hennique chez M. Zola. Le maître et le séide ne se connaissaient pas ; enfin, ce fut encore M. Alexis qui présenta ses trois nouveaux amis à M. Guy de Maupassant, qui n'avait encore publié qu'un petit volume de poésie et que "Bonne de Soif" allait mettre en évidence. Un jeudi soir, tous les cinq en caravane se rendirent rue Saint-Georges et... ils y retournèrent les semaines suivantes. Ce furent les origines des fameux "jeudis" et des "Soirées de Médan."

Des "six", celui qui paraissait le plus fort, le plus vigoureux, M. Guy de Maupassant, le premier s'en est allé, il y a neuf ans, terrassé par le terrible mal qui l'avait fait entrer vivant dans la mort.

Puis ce fut, l'an dernier, le tour de M. Alexis, ce notabile qui de la nuit avait fait le jour. Il se levait quand on allumait les becs de gaz et se couchait quand on les éteignait. Cette existence renversée ne laissait pas que de le gêner en certains menus détails, notamment pour se faire raser, ce qu'il n'avait jamais pu faire lui-même, étant d'une myopie exagérée. Pourtant, il avait fini par dénichier du côté des Batignolles, un percheron près le dépôt des Petites Voitures, qui pour satisfaire aux besoins de sa clientèle de cochers, se tenait ouvert la nuit. C'est en sortant de chez ce percheron que, pénétrant, au petit jour, en sa maisonnette du parc de Neuilly, il s'affaissa, subitement foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Dernièrement c'était M. Zola. Et les autres ?

A l'ombre silencieuse des couvents et des cathédrales, du côté de Saint-Sulpice, M. Huysmans achève une existence écoulée rue des Saussaies, dans l'atmosphère pondreuse des bureaux de la Société générale. Peut-être serait-il curieux de l'interroger aujourd'hui sur cette "Marthe" qui lui fut ébère.

La barbe, du côté de Québec en pleine Bretagne, où l'aïeule souvenait de Béatrix de Mont-Rochelle, des Chouans et de tant de héros balzaciques qui lui ont été chers, M. Henry Céard s'est créé un hermitage, loin de la capitale et du musée Carnavalet dont il fut longtemps le sous-conservateur. C'est à peine si de loin en loin, il fait encore un rare apparition sur le boulevard d'achève en rêve une existence qu'il avait souhaitée pleine d'action et de lutte.

Et plus loin encore que M. Céard, à Passy, dans cette rue Decamp qui semble une tôle de M. Léon Hennique métré dans le silence sur la "Mort" d'un duc d'Enghien.

Etrange et fatale destinée de cette pléiade de jeunes qui, à vingt-cinq ans, abordaient ensemble la vie, pleins de noble enthousiasme, et que virent assaillir la mort, la fobe, la désespérance !

Par respect pour ceux qui n'ont plus autant que pour ne pas affliger les survivants, il ne faut pas rappeler la cruauté de heures dernières qui jeta la du sensation parmi ceux qui étaient si unis ! Espérons pour ceux que l'avenir leur apportera encore les consolations des autres radieux et des beaux couchés de soleil.

UNE RUDE GAILLARDE.

Une athlète fameuse, "Miss Athleta", s'est depuis quelque temps retirée des arènes, où elle rivalisait avec les plus forts épouvantés du sexe laid.

Miss Athleta, fille et petit fille